

DAVID TOSCANA

EL ÚLTIMO LECTOR

Roman

*Traduit de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du Livre.

La présente traduction a été réalisée avec le soutien
du Programme de l'aide à la Traduction des œuvres mexicaines
en langues étrangères (ProTrad).

*La presente traducción fue realizada con sustento del Programa
de Apoyo a la Traducción de Obras Mexicanas en Lenguas
Extranjeras (ProTrad).*

Titre original: *El último lector*.

© David Toscana, 2005, by arrangement with Literarische
Agentur Dr. Ray-Güde Mertin Inh. Nicole Witt e. K.,
Frankfurt am Main, Germany.

© Zulma, 2009, pour la traduction française.

ISBN :

978-2-84304-467-0

N° d'édition : 467

Dépôt légal : janvier 2009

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Le seau descend dans le puits jusqu'à buter contre une surface plus résistante que l'eau et il émet un son auquel Remigio s'attendait. Cela va faire un an que la dernière pluie est tombée et, depuis juillet, les gens se réunissent chaque après-midi pour prier dans la chapelle Saint-Gabriel-Archange, mais le mois de septembre est déjà bien avancé et pas une goutte d'eau, pas même un crachat n'est tombé du ciel. De temps en temps, le jour dépose de la rosée sur les feuilles et les fenêtres, et pourtant c'est à peine si les plus matinaux l'aperçoivent, car dès que le soleil se lève sur Icamole il emporte toute humidité. Un jour, des nuages chargés d'eau étant apparus à l'est, quelques villageois ont grimpé sur la première colline venue pour les exciter de là-haut. Nous sommes ici, venez, nous avons soif, et plusieurs femmes ont ouvert leur parapluie pour montrer leur foi inébranlable, une foi qui s'est révélée incapable de déplacer des montagnes, en tout cas pas le mont Fraile, à vingt kilomètres de là, car, à la déception générale, les nuages ont fini par se briser contre ses cimes et ses pentes, pour y déverser leur précieux fardeau. Ce n'était ni la

première, ni la dernière fois que le mont Fraile leur volait leur espoir, et c'est pourquoi Villa de García, la bourgade voisine, est toujours verte, tandis qu'à Icamole les canaux d'irrigation ne sont que des chemins creux à rats. Remigio tire d'un coup sec sur la corde qui retient le seau, puis la relâche. Le son se répète, un choc. Sa déconvenue eût été la même si du fond du puits avait jailli la mélodie d'une harpe ou le chant d'une sirène, le seul son émis par le seau devrait être un clapotis.

Il vérifie la corde et se rend compte que quelque chose ne va pas. Il sait que le puits fait huit mètres de profondeur et c'est pourquoi la corde a précisément un nœud à cette longueur. D'après ses calculs, il lui reste au moins cinquante centimètres d'eau, assez pour arroser l'avocatier et se laver ce matin et les jours suivants, pour aller se promener dans Icamole, les cheveux au vent, le visage frais, les dents propres, et saluer les femmes aux cheveux raides recouverts d'un fichu et les hommes au visage poussiéreux et aux ongles pleins de terre, cet Icamole sans autre humidité que la sueur et l'eau des bidons que Melquisedec rapporte de Villa de García sur sa charrette. À la sécheresse sont venus s'ajouter la pauvreté et le jour où le livreur de boissons fraîches a dit : Si je vends si peu de bouteilles, ça ne vaut pas la peine de venir jusqu'ici. L'eau de Melquisedec est gratuite, il la puise dans un canal communal de Villa de García et le gouverneur lui verse un salaire pour prix de ses efforts et celui des mules qui tirent la charrette, légère à l'aller, lourde au retour.

Pour éviter le gaspillage, les gens disent que l'eau de Melquisedec sert à boire et pas à se laver les pieds, et c'est ce qui pousse Remigio à les provoquer avec son visage frais et propre. Moi, je bois, leur dit-il du regard, moi, je me douche et j'arrose même mon avocatier sans avoir à courir derrière les bidons de la charrette. Mais quand on lui pose la question, il répond sans hésiter que son puits est aussi sec que les autres.

Il secoue plusieurs fois la corde sans succès, sans sentir le seau mordre dans ces cinquante centimètres d'eau, et il comprend soudain qu'un obstacle l'empêche d'atteindre le liquide. Ce ne serait pas la première fois qu'un animal assoiffé lui cause des problèmes. Il y a trois ans, il a dû sortir un coyote qui, par-dessus le marché, s'est défendu comme si Remigio n'était pas son sauveur mais son ennemi. Et pourtant, il ne s'est pas fâché contre l'animal. Il sait que rien n'est pire que de mourir de soif.

Il rapporte une lanterne à pétrole, il l'attache à la corde du seau et la descend dans le sombre gosier de la terre. D'abord, il distingue l'éclat de deux yeux clairs, puis un visage blanc, enfantin, pareil à ceux des portraits d'autrefois. Finalement, une longue chevelure noire, encore bien coiffée. Il se dit que ce visage a déjà reçu une douzaine de coups de seau et, après l'avoir regardé deux minutes, il en déduit que ses paupières ne clignent pas.

Quand Remigio avait une dizaine d'années, il voyait dans les puits une source d'espiègleries qui consistaient

à cracher dedans, ou à y jeter de la crotte de bique, à raison d'une ou deux à la fois. Un jour, il pissa même dans celui de doña Cleotilde. En revanche, il lui semblait exagéré de jeter, comme un de ses amis, un rat mort dans le puits de Melquisedec. La distraction ne consistait pas seulement à faire du mal, mais à le faire en cachette, et elle prit fin quand Remigio sut que tous les puits étaient reliés entre eux et que l'urine répandue dans celui de doña Cleotilde arriverait, bien que diluée, dans toutes les maisons. Remigio pense que le point le plus profond de ce réseau de canaux souterrains se trouve dans sa propriété. Autrement, il ne voit pas comment son puits aurait encore de l'eau quand tous les autres sont à sec. Uriner ou y jeter un rat sont des choses tolérables, mais pas une petite fille. Il écarte l'idée qu'elle soit tombée par accident. Il verrait sa culotte, pas son visage.

Il rentre précipitamment dans la maison pour prendre sa machette et retraverse aussi vite le jardin, brandissant l'arme et chargeant contre des buissons secs, au cas où s'y cacherait encore celui qui a apporté ici la fillette. Il cherche partout autour de lui quelqu'un qui l'épierait du haut d'un arbre, derrière les murs de torchis. Puis il s'arrête, retenant son souffle, et prête l'oreille au moindre bruit. Il en entend plusieurs, mais lointains. Une femme dit qu'elle a mal à un pied, un homme se racle la gorge, un enfant pleure et crie que Paco l'a frappé et le gros Antúnez – cette voix, il la reconnaît bien –, menace Paco de lui casser la figure.

Remigio laisse tomber la machette et retourne au puits.

Il approche la lanterne du visage et attend qu'elle cesse de se balancer, car le mouvement d'ombres donne l'impression que le corps bouge. La petite fille est appuyée sur le dos, une bonne partie du torse hors de l'eau, elle semble presque à son aise. Il prend une poignée de cailloux et commence à les jeter, un par un. Il rate ses trois premiers essais. Le quatrième rebondit sur le front ou sur le nez, et Remigio comprend que le visage ne bouge pas. Dès le début, elle lui a semblé bien morte, mais comment renoncer si facilement au rêve éternel de sauver une jeune fille ?

Il rapporte une autre corde avec, au bout, un crochet rouillé. Il le descend et le fait danser près du corps jusqu'à sentir qu'il s'est pris à quelque chose. Il souhaite que ce soit une aisselle, car il n'aimerait pas la sortir comme un poisson. Il tire sur la corde, dresse l'oreille. Il ne s'attend plus au moindre gémissement, mais il vaut mieux être sûr. À peine quelques centimètres et la petite fille lâche prise, dans ce clapotis auquel Remigio s'attendait en jetant son seau. À présent, il pense à de la chair déchirée, au sang qui colore l'eau, et il n'a plus envie de se brosser les dents, si pure qu'ait été la petite fille. Il se rend compte que ce crochet ne peut être une bonne idée, où qu'il se prenne : aisselle, bouche, narine, entrejambe... Et il préfère le remonter pour faire un nœud coulant. Pendant qu'il noue la corde, il se répète à haute voix : Un nœud, un nœud, car son esprit s'obstine à appeler cela un collet. Il redescend la corde et

la balance jusqu'à ce qu'elle attrape quelque chose. Il tire doucement et, après s'être assuré que le nœud est bien serré, vite, il remonte le corps. Difficile de faire mieux, car le nœud s'est glissé autour du poignet gauche. S'il s'était pris au cou, il aurait aussi pu la soulever, mais le poignet, on ne peut pas mieux !

Il saisit la main dès qu'il la voit sortir et s'étonne de ne pas ressentir de dégoût. Ce n'est pas la toute première fois qu'il porte un mort et il a failli vomir. Mais toi, tu es bien différente, dit-il à la petite fille, si tu l'avais vu, l'autre, vieux, gros, et surtout nu et boursoufflé, car il s'était noyé dans une mare. Il la dépose sur le sol et lui ferme les yeux. L'œil gauche obéit, l'œil droit se replie lentement, puis se rouvre tout grand. Des chaussettes blanches, une robe à fleurs et des chaussures vernies. Son teint est lisse, nulle trace de violence, si ce n'est celle des coups du seau et une saleté sur la joue gauche que Remigio tente d'enlever, mais soudain il se rend compte qu'il s'agit d'un grain de beauté. Sur la manche droite, une déchirure, sans doute causée par l'inutile crochet.

Remigio n'a jamais été quelqu'un de sociable, il n'est pas homme à lorgner les écolières, mais il est sûr de n'avoir jamais vu la petite morte auparavant, ce qui veut dire qu'elle n'est pas d'Icamole. C'est le genre de petite fille dont on aurait volontiers fait la reine de n'importe quelle cérémonie, qui réciterait des vers lors des fêtes patronales et qu'on applaudirait du fond du cœur, même si elle récitait affreusement mal. En tout

cas, ce dont je suis sûr, se dit-il en regardant autour de lui, c'est que ce genre de petite fille-là, on ne se résignera jamais à la considérer comme perdue.